



Bon, d'accord, j'ai fait une erreur, une « bourde » comme aurait dit ma grand-mère. Ça ne vous arrive jamais, peut-être ? Entre nous, les donneurs de leçons devraient se juger eux-mêmes avant de critiquer les autres. Il est certain que parmi tous ces beaux parleurs, aucun n'est sans reproches.

Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Je vais vous le dire : j'avais chaud, rien de plus. Tout le monde a chaud un jour ou l'autre, non ? Quelle est la réaction la plus logique dans ces cas-là ? Pour ma part, je ne cherche pas midi à quatorze heures : un peu d'air, et basta. Pas vous ? Le plus simple quand on se trouve à côté d'une porte ou d'une fenêtre, c'est de l'ouvrir. Pas besoin de faire de grandes études pour comprendre ça.

Depuis deux heures, les plus criards s'amuse à me répéter : heureusement que vous n'étiez pas dans un sous-marin.

D'abord, je ferai remarquer que je le savais. Je n'ai mis les pieds dans un sous-marin qu'une seule fois dans ma vie, dans le *Redoutable*, à Cherbourg, dans un musée. Il n'y avait même pas d'eau autour : il était en cale sèche.

Ensuite, je dirai à ces messieurs, avec un grand M et une petite tête, qu'à un moment donné, on est obligé d'ouvrir les portes du sous-marin, sinon l'équipage y resterait coincé comme des sardines dans une boîte d'huile. À croire qu'ils ne mangent jamais de sardines, sinon ils verraient bien que les boîtes ne s'ouvrent pas toutes seules... comme les portes d'un sous-marin.

Mais je cause, je m'emporte et je me perds. Où j'en étais déjà ? Ah oui, les portes et les fenêtres.

Autrefois, avec mes frères et mes sœurs, nos parents nous emmenaient en vacances par le train. À l'époque, les wagons et les compartiments n'étaient pas comme ceux de maintenant : les locomotives crachaient de la fumée, elles n'étaient pas encore électriques. On était six ou sept assis sur des banquettes face à face ; les fenêtres montaient et descendaient avec une espèce de manivelle et des glissières. Papa qui était costaud avait du mal à les faire glisser. Un jour, il est arrivé à descendre la vitre, mais il ne parvenait pas à la remonter ; résultat : on a traversé un grand tunnel avec la fumée de la locomotive qui entrait dans notre compartiment. Oh, la, la, qu'est-ce qu'on a toussé... Quand j'y repense. Papa aurait pu aller se plaindre à la gare, dire que c'était intolérable, incompréhensible, qu'il n'avait pas payé nos places pour nous intoxiquer, qu'ils allaient en entendre parler... Mais non, mon père était un homme qui réfléchissait, lui, il ne râlait pas pour un oui, pour un non.

Tandis qu'à présent, les employés ont une intelligence artificielle – et encore : une seule pour toute la compagnie – plus rien dans le ciboulot, tout dans l'ordinateur. Quand un voyageur essuie une contrariété, il a beau pleurnicher comme un mauvais acteur de série, il s'entend dire :

— Ce sont les consignes de sécurité...

Le cheminot n'a plus que ces mots-là à la bouche, comme les curés avec leur bon Dieu ou les footballeurs avec les penaltys. Ils tournent leurs formules en boucle comme un disque rayé. Si on les écoute, on a l'impression d'avoir vécu notre enfance et notre jeunesse comme des sauvages, sans consignes de sécurité. À les croire, les sexagénaires et plus, on viendrait d'une autre planète où on aurait survécu à des dangers à chaque coin de rue, à des hurluberlus inconscients et avec des casse-cou comme il n'est pas permis. Ils s'imaginent que nos parents étaient des infanticides dans l'âme.

La seule chose que je leur dirai à ces tristounets jeunots, c'est qu'ils perdent leur temps avec tristesse, alors que nous, qu'est-ce qu'on se marrait.

Bon, mais je recommence à partir en vrille, à m'échauffer, à m'énerver. De quoi on parlait ? Ah oui, de la chaleur et du petit courant d'air.

Donc moi qui ai grandi à une époque sans signes de sécurité (vous avez remarqué, j'ai supprimé exprès la première syllabe de « consigne » pour bien montrer la différence), quand j'ai chaud, je pense d'abord à provoquer un petit courant d'air. Je n'ai pas le réflexe des ventilateurs électriques, de la machine à compresser ou des souffleurs à moteur. Je cherche une porte ou une fenêtre à entrebâiller.

Comme il y en avait une juste à côté de moi, j'ai rien demandé à personne, j'ai visé la poignée et je l'ai tournée comme n'importe quel pékin qui ne se prend pas la tête avec des consignes (cette fois, je mets le mot entier pour souligner la modernité).

C'est à ce moment-là qu'on s'est mis à rouler. Je sentais l'air qui soufflait un tantinet et venait me caresser la joue. Les autres passagers me filmaient avec leur téléphone, sans doute pour montrer qu'ils avaient envie eux aussi d'en profiter. Tout à coup, on s'est arrêté, des lampes rouges se sont allumées autour de la porte et les mannequins en jupette ont couru dans l'allée étroite, se tordant les pieds et retenant le calot sur la tête. Elles parlaient toutes en même temps, je ne comprenais rien à ce qu'elles racontaient et ce qu'elles réclamaient. Un grand bonhomme en bras de chemise, qui avait l'air d'un officier en uniforme, est arrivé et, de sa grosse voix tonitruante, il a ordonné :

— Silence... Qu'est-ce qui se passe ?

Sans attendre la moindre réponse, il s'est tourné vers moi et m'a presque crié dessus :

— C'est vous qui avez touché à cette porte ?

Il a dû croire que je me fichais de lui, parce que je le regardais avec des grands yeux, la bouche bée, me demandant ce qui lui semblait anormal dans le fait d'entrouvrir une fermeture quand on étouffe de chaud et qu'on est juste à côté d'une ouverture.

— J'étais prêt à mettre les pleins gaz quand les voyants de sécurité ont indiqué une issue de secours ouverte, ajouta-t-il avec un accent contrarié.

Puis il s'est mis à me disputer à propos de mon inconscience, des consignes de sécurité, des hôtesses qui les avaient rappelées en mimant les gestes si elles le demandaient, mais pas de notre propre initiative.

Oh, la, la, c'était tellement plus simple à l'époque des vacances en train, papa ne criait pas à propos des locomotives et pourtant la vapeur, ça devait brûler.

À la fin, je n'entendais plus ce qu'il beuglait, à cause des sirènes de pompiers et de la police qui hurlaient de l'autre côté de la porte ouverte.

— J'avais chaud, répétais-je comme un automate aux agents qui ont exigé que je sorte de l'avion et les suive au poste de l'aéroport.

Ça fait maintenant deux bonnes heures que je poireaute sans savoir ce qu'ils vont faire de moi. Ils m'ont rabâché que je risquais une grosse, une très grosse amende et qu'ils ne seraient pas étonnés si les avions me devenaient interdits jusqu'à la fin de mes jours. À vrai dire, je ne vais pas pleurer : c'est la deuxième fois de ma vie que je le prenais, je ne vais pas en mourir s'ils me sont interdits.

Une petite dame, gentille malgré son uniforme qui la serre, a cherché à me rassurer ; elle me raconte, entre deux tirages de sa jupe sur ses genoux, l'histoire d'un passager qui avait ouvert la même porte que moi en croyant aller aux toilettes, au-dessus de la mer.

C'est la preuve indéniable que tout le monde peut se tromper.

— Votre affaire est moins grave, a-t-elle conclu, vous n'en étiez qu'au décollage...

Par contre, qu'est-ce qu'il fait chaud dans leurs bureaux. J'aimerais bien savoir si j'ai le droit de laisser passer un petit courant d'air, sans risquer de me faire chasser. À voir la tête de l'agent de service, il va sûrement me dire que c'est contraire aux consignes de sécurité.